

## LOUIS XI ET L'OURS DU VERCORS

**La légende a attribué à tort au dauphin Louis II - futur roi Louis XI - une mésaventure avec un ours qui faillit lui coûter la vie. L'histoire, bien que réelle et attestée dans les textes, est en faite antérieure de deux siècles à la date habituellement avancée.**

Commençons par la légende, telle qu'elle est décrite traditionnellement en Dauphiné et plus particulièrement dans le sud du Vercors où se situe notre histoire.

Louis II aimait les parties de chasse, et c'est durant l'une d'elles, vers l'année 1450, qu'intervint la célèbre mésaventure qui allait marquer à tout jamais deux familles de la vallée de Quint. Le Dauphin avait jeté ce jour là son dévolu sur la profonde forêt de Malatra, sise au pied de la montagne d'Ambel, et il chevauchait en compagnie de quelques gentilshommes de la province à la recherche d'un cerf à traquer. Une ombre fuyante, entr'aperçue le temps d'un éclair derrière un rideau d'arbres, incita soudain le téméraire dauphin à se séparer de sa suite afin d'engager seul le *pourchas*. Galopant à une dangereuse vitesse à travers une belle sapinière aux riches odeurs de résine, le chasseur gagna rapidement sur sa proie. Il pensait avoir levé un jeune cerf et se réjouissait par avance de sa bonne fortune. Mais soudain, sa proie - qui s'était embusquée au détour d'un rocher - se dressa devant lui, toutes griffes dehors et il regretta aussitôt sa précipitation: l'animal qu'il avait pris en chasse n'était pas un inoffensif daguet mais un ours énorme, que la course avait mis de fort méchante humeur et qui comptait maintenant en découdre avec son poursuivant. La monture du chasseur se cabra en hennissant de frayeur, envoyant le dauphin rouler au milieu d'un buisson. Le chasseur eu la présence d'esprit de ne pas lâcher sa lance en chutant, et il la projeta sans attendre en direction du fauve dressé au-dessus de lui. Malheureusement, le coup porta dans le gras du flanc et l'ours arracha l'arme d'un simple coup de patte, en poussant un grondement terrifiant. Il retomba sur ses pattes antérieures et se rua sur le dauphin. Celui-ci,

séparé de son cheval - qui avait déguerpi sans attendre son reste - se hissa prestement au sommet d'un rocher bordant un ravin. Il se croyait tiré d'affaire, mais le plantigrade, rendu fou furieux par sa blessure, n'entendait pas en rester là. Il s'engagea à son tour dans la fissure du rocher empruntée par le chasseur et commença à grimper en direction de sa proie. Le dauphin, qui n'avait qu'un couteau de chasse à opposer à l'énorme créature, appela à l'aide et se recula au maximum au bord du gouffre béant. Il croyait sa dernière heure arrivée lorsque deux hommes jaillirent soudain de la forêt, armés de grandes haches : c'étaient des bûcherons de la vallée de Quint, Richaud et Bouillanne, que les cris avaient alertés alors qu'ils débitaient du bois dans la forêt. Le premier frappa le fauve par derrière et lui rompit la patte d'un coup bien ajusté. L'animal, privé de soutien roula au bas du rocher et le second charbonnier en profita pour l'occire proprement, d'un formidable coup porté sur le crâne.

### **Armés chevaliers sur le champ**

Le dauphin, encore tout tremblant de sa mésaventure, remercia chaleureusement ses sauveurs. Il se fit connaître et leur promit une forte récompense pour leur bravoure, mais les deux hommes refusèrent dignement, en assurant qu'ils étaient suffisamment payés d'avoir eu le bonheur de sauver un homme, fut-il prince ou manant. Le dauphin, touché par la grandeur d'âme des forestiers, les anoblit sur le champ, leur donnant pour armes un blason de circonstance, représentant une patte d'ours dorée sur un fond d'azur. Une patte droite pour la famille Richaud et une patte gauche pour la famille Bouillanne.

Aux Etats Généraux du Dauphiné, en 1788, on retrouvera 27 De Richaud et 14 De Bouillanne, pour la plupart demeurés paysans mais portant noblement l'épée. L'archevêque de Vienne qualifiera d'ailleurs ces deux familles de « plus vieille noblesse du Dauphiné ».

Et il avait raison, car on retrouve des mentions de ces familles dès... 1245 ! Soit deux siècles avant la venue de Louis II en Dauphiné ! Il apparaît donc comme certain que l'épisode de l'ours ne concerne nullement le dauphin Louis II mais un autre, vivant au minimum 200 ans plus tôt. Peut-être Guigue VII (dauphin de 1236 à 1270) ou alors son père, Guigue VI dit André Dauphin (1192 à 1236), voire même n'importe lequel de leurs prédécesseurs.

Mais alors, pourquoi avoir attribué à celui qui allait devenir le roi Louis XI la paternité de cette fameuse chasse en Vercors ? La réponse est fort simple, en vérité : tout simplement parce qu'il est plus glorieux d'avoir sauvé un roi qu'un dauphin du Viennois. Et Louis XI jouit d'un immense prestige dans le coeur des dauphinois, du fait qu'il fut le premier fils aîné de roi de France à être venu s'installer dans la province alpine, afin de l'administrer.

### **Le plus célèbre Dauphin de France**

Il faut bien avouer, cependant, que c'est un peu contraint et forcé qu'il y vint, dans notre beau Dauphiné, écarté de la capitale par Agnès Sorel qui craignait qu'il ne finisse, à force de manigancer des complots contre son propre père, de jouer avant l'heure un rôle politique à la cour.

Louis II usa donc, en 1467, du droit qu'il avait d'administrer « sa » province dauphinoise (réservée à l'usage des fils aînés de rois de France depuis la cession du Dauphiné à la couronne en 1349). Il y fera pendant 9 ans l'apprentissage de son métier de roi, séjournant alternativement à la Côte-Saint-André en Isère et à Romans dans la Drôme, faisant également de fréquents séjours à Grenoble. Lors de sa première visite dans cette ville, les notables lui offrirent un bouquet de trois fleurs d'églantine, en hommage aux trois patrons des églises de la cité (saint Laurent, saint André et saint Vincent), ce qui est rappelé depuis par les trois roses du blason grenoblois.

Louis II conduisit en Dauphiné une politique personnelle, marquée par de nombreuses acquisitions territoriales et une remarquable administration, mais également une diplomatie fort distincte de celle de Charles VII, son père. Notamment, il épousa à la Côte-Saint-André, sans l'accord du roi, la fille du duc de Savoie, Charlotte, dont il aura six enfants. Il aura par ailleurs deux filles de Marguerite de Sassenage...

L'administration de Louis II apporta sans conteste au Dauphiné une nouvelle prospérité. Se souciant fort peu des anciennes coutumes ou des prérogatives de la noblesse locale, il plaça ses favoris aux postes clés et fit prêter serment d'allégeance à tous les seigneurs laïcs ou ecclésiastiques de la contrée, avant d'engager sa politique de réformes. Quelques unes de ses mesures les plus spectaculaires furent de transformer le Conseil delphinal en Parlement du Dauphiné (ce qui en fit la troisième cour souveraine du royaume, après Paris et Toulouse), de créer à Valence une célèbre université (dont Rabelais fit l'éloge), de simplifier l'administration locale (en diminuant le nombre de bailliages, en fixant le cours des monnaies, en créant une fonction de garde des sceaux,...), d'abolir le droit de guerre entre seigneurs, de créer un registre officiel des titres de noblesse ou encore de mettre sur pied le premier système postal publique d'Europe.

## **Quand le roi chasse le prince**

Pourtant en 1456, les choses se gâtèrent pour Lui : ayant voulu imposer un nouvel impôt aux habitants du Dauphiné, les grenoblois se rebellèrent et en appelèrent au roi, qui ordonna à son fils de rentrer à Paris. Celui-ci refusa et s'enfuit en Savoie d'où il passa en Flandre, pour échapper à l'armée royal. Là, le rival de son père, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, l'installa au château de Genappe, tout près de Bruxelles.

Une mésaventure qui lui serait arrivée durant sa fuite mérite d'être contée : comme il approchait de la Buissière, dans la vallée du Grésivaudan, il accosta sans se faire connaître un nommé Hugues Coct, qui chevauchait sur la même route que lui. Il se plaignit de ce que son cheval était fourbu et l'autre lui proposa spontanément de l'échanger avec le sien, voir même s'il le souhaitait, de passer chez lui pour se reposer un moment. Le dauphin dut se sentir en confiance avec cet inconnu, car il lui dévoila son identité et la raison de sa présence dans la vallée. Coct offrit alors au souverain en exil non seulement son cheval, mais encore 2 000 florins d'or qu'il avait amassés pour la dot de l'une de ses filles. Le dauphin n'oublia pas le geste de ce parfait inconnu. Lorsqu'il regagna en 1461 la France pour y être sacré roi (à la mort de son père), non seulement il rendit à Coct ses 2 000 florins mais il lui fit attribuer en plus la charge de trésorier général du Dauphiné. Louis XI était ainsi : il aimait s'entourer de gens modestes qui lui devaient tout et ne pouvaient prétendre à l'autonomie de comportement. Cela rassurait cet homme de santé fragile, pieux jusqu'à la superstition et un peu paranoïaque.

## **Les derniers ours du Dauphiné**

Mais quittons l'homme pour reparler de l'ours en Dauphiné, qui bien que solidement implanté à l'époque de Louis XI (en témoignent les lieux appelés Ours, Oursière, Orcière, Orcierette, Ourcelle, Orcier, etc...), à depuis été exterminé par l'incurie de notre espèce. L'ours brun des alpes était de petite taille (200 kg pour un mâle adulte et 500 g seulement à la naissance !) et résolument débonnaire, mais il arrivait que ce paisible animal agrmente son régime végétarien d'un mouton, ce qui lui valait une haine farouche de la part des bergers et des éleveurs. Bien qu'infiniment moins redoutable que le loup (le dernier a été tué en Dauphiné à Crémieu en 1954), messire Brun fut pourchassé impitoyablement durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à son éradication totale de notre région dans les premières décennies du XX<sup>e</sup>. Le dernier d'entre eux s'éteint dans le Vercors, à la veille de la seconde guerre mondiale.

Ils ne survivent plus aujourd'hui qu'à travers nos légendes, qui narrent les péripéties de l'ours Martin, familier des moines chartreux, les exactions de l'ours de la Moucherolle, voleur des chèvres de la bergère Mathurine, ou encore la fidélité admirable de l'ours de l'évêque saint Arey, dans les Hautes-Alpes, qui mérite d'être contée...

### **MESSIRE BRUN ET SAINT AREY**

Saint Arey, né à Chalon-sur-Saône, devint évêque de Gap en 579 après avoir exercé un certain temps son ministère dans le Trièves. Il se lia d'amitié avec le pape Grégoire le Grand à l'occasion d'un voyage à qu'il fit à Rome et au

retour de la ville éternelle, lui arriva une fort curieuse aventure : peu après le passage du Mont-Genèvre, un ours énorme sortit du bois de mélèzes qui longeait la route et traversa paisiblement devant la paire de bœufs tractant le chariot. La plus jeune des bêtes de somme, prenant l'immense plantigrade pour un animal dangereux, échappa à son joug et s'enfuit dans la montagne en poussant des mugissement de terreur. L'ours, interloqué par cette agitation soudaine, posa un regard chargé d'incompréhension sur l'évêque. Arey, fort ennuyé de l'incident qui compromettait fortement son retour sur Gap, proposa un marché à Messire Brun : « Par ta faute, je suis dans l'impossibilité de rentrer chez moi, donc tu me dois un service : aide le boeuf qui me reste à tirer le chariot jusqu'à Briançon et ainsi nous serons quitte. »

L'ours sembla peser le pour et le contre et finalement acquiesça d'un hochement de sa grosse tête. Il prit la place demeurée vacante et le curieux équipage repartit en direction de Briançon, faisant, on s'en doute, forte impression sur son passage. Messire Brun apprécia finalement la balade et souhaita poursuivre après Briançon. L'évêque se prit d'affection pour la paisible créature et une fois rendu en sa ville de Gap, l'installa du mieux qu'il put dans le jardin attenant au palais épiscopal. Tous les enfants du voisinage vinrent à partir de ce jour lui apporter des friandises au miel et le brave ours s'abandonna avec bonhomie aux délices de l'oisiveté. Cependant, les mois passant, il se lassa de ses bains de foule quotidiens et commença à regretter la solennelle solitudes de ses forêts de montagne. Un beau matin, il reprit sa liberté et Arey ne le revit jamais plus... de son vivant.

Car la légende raconte qu'à la mort de l'évêque, en 614, on le vit réapparaître et reprendre sa place devant le chariot ou avait été placé le corps de son ami. On l'attela, en compagnie d'un boeuf, et il emmena gravement Arey jusqu'à sa demeure d'éternité. Mais ce n'est pas tout, car la tradition raconte encore qu'on revit désormais Messire Brun chaque année, à l'occasion de la messe donnée en la mémoire du défunt évêque. Et lorsqu'il ne revint plus, chacun sut que le vieil ours, à son tour, s'en était allé.

Des moines du couvent de Boscodon retrouvèrent, vers 1140, le squelette d'un grand ours, allongé près d'une source à côté d'un bâton de pèlerin en forme de crosse. Interprétant cette découverte comme étant les restes de « l'ours de saint Arey », ils ensevelirent pieusement les ossements et le bâton non loin du point d'eau, qu'ils nommèrent, en souvenir, la « Fontaine de l'Ours ».